

Vol. LXVIII
nuova serie

Fasc. 4
ottobre-dicembre 2015

Rivista di Letterature moderne e comparate

fondata da Carlo Pellegrini e Vittorio Santoli
già diretta da Arnaldo Pizzorusso



Rivista di Letterature moderne e comparate

Direzione

Giovanna Angeli, Patrizio Collini, Claudio Pizzorusso

Comitato scientifico

Silvia Bigliazzi (Letteratura inglese, Università di Verona)
Louise George Clubb (Letterature comparate, Università di Berkeley)
Claudia Corti (Letteratura inglese, Università di Firenze)
Elena Del Panta (Letteratura francese, Università di Firenze)
Michel Delon (Letteratura francese, Università Paris Sorbonne)
Michela Landi (Letteratura francese, Università di Firenze)
Ivanna Rosi (Letteratura francese, Università di Pisa)
Helmut J. Schneider (Letteratura tedesca, Università di Bonn)
Valerio Viviani (Letteratura inglese, Università della Tuscia)

Coordinamento redazionale

Michela Landi

via Cento Stelle, 32 - 50137 Firenze
tel. 3288410225 - michela.landi@unifi.it

Claudio Pizzorusso

via Sant'Egidio, 16 - 50122 Firenze
tel. 3356037577 - pizzorusso@unistrasi.it

Valerio Viviani

via Galliano, 3 - 50144 Firenze
tel. 3407944351 - vviviani@unitus.it

Gli articoli e i libri per recensione debbono essere indirizzati alla redazione.

© Copyright by Pacini Editore - Pisa (Italia)
via Gherardesca - Ospedaletto PISA

Stampato in Italia - Printed in Italy - Imprimé en Italie - Dicembre 2015

Redattore responsabile Anton-Ranieri Parra
Reg. Stampa Trib. di Firenze N. 216 del 15-5-1950

SOMMARIO

SAGGI

- FILIPPO-ENRICO CARDINI, *Pensiero e lessico politico in Piers Plowman* pag. 329
- BIANCA DEL VILLANO, *Richard Steele vs Samuel Foote: Eighteenth-Century Adaptations between Regeneration and Decline* » 353
- BARBARA INNOCENTI, *Ferdinando Martini et la France: la bibliothèque et les études inédites d'un "grand connaisseur de la littérature française"* » 365
- LUCIA BORGHESE, *Kafka, Parigi e la rivoluzione prospettica* » 377

DISCUSSIONI

- FRANCESCO SPANDRI, *Ripensare Stendhal* » 399
- TOMMASO MEOZZI, *Il poeta e i suoi personaggi. Discussione su "La lirica moderna. Momenti, protagonisti, interpretazioni"* » 405

RECENSIONI

- J. CHÉNIEUX-GENDRON, *Inventer le réel. Le Surréalisme et le roman (1922-1950) (Giovanna Angeli)* » 415
- A. CONSTANTIN-STENDHAL, *Idées italiennes sur quelques tableaux célèbres (Annamaria Laserra)* » 419
- Essai et essayisme en France au XIX^e siècle (Pierino Gallo)* » 424
- F. SPINELLA, *Leggere Valéry (Daniela Bonanni)* » 428

LIBRI RICEVUTI » 431

INDICE ANNATA » 433

FERDINANDO MARTINI ET LA FRANCE:
LA BIBLIOTHÈQUE ET LES ÉTUDES INÉDITES D'UN "GRAND
CONNAISSEUR DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE"

Avant de franchir le seuil de la
Bibliothèque de Ferdinando Martini, je
me suis arrêté quelques secondes.
C'était comme si j'étais entré dans une
pièce remplie de trésors...

1. Un cadre de vie

Les affirmations rapportées en exergue, exprimées par un journaliste anonyme vers la fin du XIX^{ème} siècle¹, trahissent l'émotion d'une personne qui a eu la possibilité de "franchir le seuil" de la riche bibliothèque de Ferdinando Martini (1841-1928), à l'époque conservée dans sa villa de Monsummano Terme dans la région de Pistoia. L'étonnement était unanime: les journalistes, ses amis, les hommes de lettres étaient tous d'accord, dans leurs écrits, pour définir la collection de livres et de manuscrits de l'homme politique et lettré de Pistoia "digne d'une bibliothèque publique":

Elle vous donnait l'impression, dès que vous étiez entré, de vous trouver dans la salle d'une bibliothèque publique et en effet la bibliothèque de Ferdinando Martini n'avait pas seulement l'aspect mais aussi les instruments d'une bibliothèque publique².

Mais aussi

Dans l'antichambre, en face de la porte de la salle à manger, s'ouvre la porte de la bibliothèque. C'est le royaume et le refuge de l'auteur de *Confessioni e ricordi*: deux pièces très lumineuses et remplies de livres, et en leur sein, des milliers de volumes qui vont jusqu'au plafond, numérotés et catalogués de la main même de Ferdinando Martini [...] Sa bibliothèque était son salon et même son château. Pendant les derniers mois, il n'en sortait jamais, calé dans un fauteuil dans un coin entre deux étagères. Deux jours avant de mourir, un membre de sa famille lui a suggéré de rester là pour faire sa toilette, sans bouger. "Dans la bibliothèque? Mais tu es devenue folle!" C'était comme si on l'avait dit à un prêtre à l'église³.

"Cadre de vie"⁴, plus que simple recueil de collectionneur, la bibliothèque de Ferdinando Martini, conservée actuellement à la Bibliothèque municipale Forteguerriana de Pistoia⁵, constitue l'un des

legs les plus importants à la population de Pistoia par un homme qui a su caractériser la vie politique et culturelle italienne à cheval sur deux siècles. Journaliste, directeur de journaux et de collections publiées, responsable d'anthologies scolaires, enseignant, parlementaire, secrétaire et puis ministre de l'éducation nationale, commissaire civil de la Colonie Erythrée, écrivain et dramaturge: telles sont les principales occupations d'un homme qui a été ovationné dans les théâtres et les salons littéraires de son époque, écouté, soutenu et ensuite à qui on a mis des bâtons dans les roues sur les bancs de la Chambre des députés⁶. Homme de théâtre et politicien très fin, Ferdinando Martini, en sa double qualité d'homme d'Etat et de lettré, dès sa jeunesse, s'est montré le digne héritier de son père, Vincenzo Martini (1803-1862), célèbre dramaturge et personnalité politique influente pendant le Règne de Léopold II⁷. Après avoir débuté comme critique théâtral dans les pages du quotidien "La Nazione", Ferdinando s'est consacré à l'écriture pour le théâtre⁸, qu'il a alternée avec la vie politique et son emploi de directeur de journaux, emploi qu'il n'a abandonné que les dernières années de sa vie. C'est lui qui a fondé le "Giornale dei bambini" dans lequel a été publiée, sous forme de feuilleton la célèbre *Histoire d'une marionnette* (*Pinocchio*) de Collodi; et c'est encore Ferdinando Martini qui a créé et dirigé des journaux importants ("Il Fanfulla" et ensuite "Il Fanfulla della Domenica") qui ont publié beaucoup des écrits des personnalités littéraires italiennes de son époque (Verga, Carducci, mais aussi Collodi, etc.). Il est aussi intéressant de remarquer son activité d'écrivain qui a été appréciée, à plusieurs reprises, même dans la France de son époque. On peut lire par exemple le portrait de Ferdinando Martini que le "Journal des Débats" a proposé à ses lecteurs le 8 septembre 1922:

M. Ferdinando Martini représente aujourd'hui, dans la littérature italienne, de la façon la plus typique et la plus distinguée, la noble tradition florentine. On célèbre l'inspiration de cet auteur et son style, cette harmonie, cette mesure, cette suprême élégance qui furent, dès le moyen-âge à nos jours, le privilège enchanteur des écrivains d'origine toscane. Il est d'un bon juge de littérature italienne, il est de Benedetto Croce cet éloge d'autant plus appréciable que Benedetto Croce n'est pas prodigue d'encens: "Rarement – a-t-il écrit – le bon sens et le bon goût ont trouvé une incarnation aussi équilibrée, aussi franche, aussi complète qu'en Ferdinando Martini". Membre d'une ancienne famille où l'amour des lettres et celui de la politique allaient de pair, F. Martini est resté toujours fidèle à ces vénérables objets du culte familial [...].

Si on connaît particulièrement bien l'influence importante qu'il a su exercer dans le milieu culturel italien de son époque, son activité d'initiateur et de connaisseur de la langue et de la littérature françaises est actuellement beaucoup moins connue et étudiée. Peu nombreux sont par exemple ceux qui se rappellent que ce "lettré pro-français"⁹ était considéré par d'éminentes personnalités françaises, comme l'un des plus grands connaisseurs de la production littéraire de leur pays. C'est ce que pensait Anatole France¹⁰, écrivain que Martini avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois en Italie et à Paris:

Il avait à Paris des amitiés de longue date et fidèles. En 1904, l'avocat Décori avait publié à Bruxelles la correspondance entre George Sand, Musset et le docteur Pagello, et à Paris elle s'est très bien vendue. La sœur de Musset, madame Lardini, qui allait sur ses quatre-vingt cinq ans a été la seule qui se soit fâchée et elle a protesté en publiant une noble lettre dans les journaux. La lettre avait été justement écrite à Paris avec l'aide de son ami Martini - Mais depuis quand connaissez-vous cette dame?, lui a-t-on demandé. - Je ne saurais vous le dire avec précision, a-t-il répondu. Figurez-vous qu'elle garde sous verre une mèche des cheveux d'Alfred. Cela me suffirait pour me sentir obligé d'aller la révéler chaque fois que je viens à Paris. Mais pour un homme de sa génération, ces mélancolies n'ont pas beaucoup d'importance. Savez-vous par cœur la *Nuit d'Octobre*? Non? Moi, oui.

C'était un habitué du salon de Madame de Caillavet où on vénérât Anatole France. La seule chose qui l'agaçait, c'était que Madame de Caillavet le présentait comme le vice-roi de l'Erythrée. France défendait Martini: "Mais, Madame, il n'est pas vice-roi, il vous l'a dit". "Qu'est-ce que ça peut lui faire? Vice-roi c'est plus beau que gouverneur. N'y a-t-il pas un roi en Italie? Donc..." Et France expliquait patiemment: "Madame est une vraie républicaine, elle ne rêve que de rois." Un matin chez les Caillavet, à un déjeuner avec Martini j'ai trouvé Combes et Jaurès¹¹.

Son amour pour la France et sa littérature, que Martini a essayé de concrétiser non seulement en informant et en mettant au courant, dans les pages de ses périodiques, ses compatriotes sur les productions qui voyaient le jour sur le territoire français¹², mais aussi en se consacrant à des recherches et à des études historiques et critiques centrées sur le théâtre ou la littérature française, dont beaucoup ne sont restées que des ébauches.

Conservées dans les Archives Martini, ces études inachevées s'avèrent aujourd'hui d'une importance fondamentale, non seulement pour ceux qui, en acceptant de recueillir l'héritage de l'homme de lettres

italien, voudraient lui emboîter le pas et approfondir ses recherches, mais aussi pour ceux qui (et c'est en partie vrai pour nous) voudraient tenter de comprendre, en regroupant ses documents et les livres qu'il a conservés, les mécanismes de la création et du développement de sa bibliothèque. C'est précisément à partir d'une reconnaissance initiale des documents et des autographes conservés dans ses archives que nous sommes parvenus à établir un lien fort entre ses projets et ses intérêts d'étude et l'enrichissement de la bibliothèque; nous nous sommes ensuite dirigés vers une recherche qui a eu comme objectif essentiel de recenser les livres de Martini (notamment ceux qui avaient un rapport avec la France). Cette recherche est encore en cours et, étant donné qu'elle s'est transformée à plusieurs reprises en une 'chasse au trésor' parmi les étagères du XIX^{ème} siècle de la Salle¹³, elle nous a conduits à la redécouverte de précieuses reliques oubliées.

2. Les études inachevées

Les classiques et Goldoni in Francia

Connaisseur passionné du théâtre français, Martini n'a jamais caché sa vénération pour les grands auteurs du passé. A ceux qui lui demandaient quel était le secret pour écrire une bonne comédie, il répondait ainsi:

Vous me demandez comment on fait pour faire une comédie? Eh bien, on prend du papier, une plume et un encrier et on écrit: Acte Premier, Scène Première. Chrysalde: Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main? Arnolphe: Oui, je veux terminer la chose dans demain. On continue de la sorte jusqu'à la fin, on souscrit J.B. Poquelin de Molière et l'*Ecole des femmes*... est faite¹⁴

Nombreux sont les fragments autographes, conservés dans les archives, qui contiennent des notes ou des opinions critiques sur les œuvres de dramaturges français des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Cette richesse se reflète sur la présence, au sein du Fonds, de précieuses éditions imprimées des classiques du XVII^{ème} siècle mais aussi d'une bonne partie de la production théâtrale du XVIII^{ème} siècle¹⁵, possédées souvent dans leur première édition. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est l'ensemble des textes traduits à partir du français aux XVI^{ème}-XVIII^{ème} siècles et auxquels nous avons déjà eu l'occasion de nous intéresser en partie ailleurs¹⁶: il suffira ici de rappeler que le nombre élevé des textes traduits conservés ainsi que leur rareté rendent

le Fonds Martini un champ d'action très riche pour tous les chercheurs intéressés par l'histoire de la théorie et de la pratique de la traduction et aussi pour ceux qui voudraient reconstruire les liens et les influences culturelles et littéraires qui unissaient la France et l'Italie au cours des siècles mentionnés.

Le groupe de textes de théâtre de la période révolutionnaire et napoléonienne recueillis par Martini a aussi une valeur historique et bibliographique importante. Son intérêt pour cette période de l'histoire de la France est connu¹⁷; on connaît par contre beaucoup moins son intention de rédiger une œuvre visant à 'dévoiler' les dettes ("jamais avouées", selon les mots de l'homme de lettres) que certaines œuvres dramatiques de la fin du XVIII^{ème} siècle et du début du XIX^{ème} siècle avaient envers des textes et le génie de Carlo Goldoni¹⁸. Le livre (qui devait s'intituler *Goldoni in Francia* et auquel nous nous intéressons depuis un certain temps) est incomplet et inédit: il devait se construire autour d'une très riche masse de documents: des journaux de l'époque, des recherches archivistiques effectuées en Italie et en France et surtout un nombre consistant d'œuvres écrites et représentées au cours de cette période (environ six cents, selon une première reconnaissance que nous avons effectuées). Ces œuvres sont aujourd'hui conservées dans le Fonds, et elles constituent un patrimoine culturel et bibliographique¹⁹ de tout premier ordre, en mesure de fournir un tableau d'ensemble sur une période de l'histoire du théâtre français qui doit encore être étudiée complètement.

"Amours des hommes illustres"

Dans une chemise préparée par Martini en personne, et conservée dans ses archives, l'homme de lettres avait écrit, de sa main: "Amours des hommes illustres. J'aurais aimé l'achever mais je n'en ai pas eu le temps". Avec cette phrase, adressée, dans une sorte de dialogue hors du temps, à ceux qui étudieraient plus tard ses documents²⁰, Martini exprimait le regret (manifesté plusieurs fois même en public) du temps "volé aux études et consacré à la politique"; cette même politique au nom de laquelle, à plusieurs reprises, il avait dû sacrifier des "études et des recherches rares", parmi lesquelles une à laquelle le lettré tenait tout particulièrement, à savoir celle qu'il avait décidé de consacrer aux amours des hommes illustres. Le livre aurait dû commencer par le récit des vicissitudes sentimentales de l'adoré Stendhal. On ignore si au moment de l'élaboration du texte Martini avait déjà découvert que sa tante Giulia Martini de Rocchi, fille adoptive du Chevalier Daniello

Berlinghieri, avait été une des “muses”²¹ de l’auteur de *Le Rouge et le Noir*; ce dernier avait demandé formellement au père adoptif de la jeune femme l’autorisation de l’épouser, mais il avait obtenu un refus courtois et net; or c’est justement Martini qui a publié, en premier, dans l’*Illustrazione Italiana* du 26 mars 1896 la lettre dans laquelle Stendhal, alors âgé de quarante-sept ans demandait officiellement cette femme en mariage, en promettant “de signer le contrat de mariage sans le lire”²². La découverte de cet admirable secret de famille a dû beaucoup frapper Martini, qui avait déclaré être un admirateur de Stendhal et des autres grands romanciers français de l’époque dès sa jeunesse. On connaît sa passion pour Hugo (que l’écrivain italien évoque dans la suite de *Confessioni e ricordi*, publiée après sa mort)²³ et pour Zola, dont il a ensuite traduit *Au bonheur des dames*²⁴. Cette passion se reflète sur la composition de sa bibliothèque, enrichie non seulement des premières éditions des grands romans du XIX^{ème} siècle, mais aussi de lettres autographes de ces mêmes écrivains, que Martini avait “collées” sur les feuillets de garde de certains de ses livres, en fournissant des “indices” de la présence de ces mêmes écrivains dans certains fragments conservés dans les archives ou aussi dans d’autres volumes, entraînant ainsi le futur chercheur dans une recherche passionnante qui jusqu’ici s’est avérée plutôt fructueuse²⁵.

3. Trésors oubliés et redécouverts

Nombreux sont les ‘trésors littéraires’ que Martini conservait jalousement dans ses archives: des manuscrits de théâtre italiens des XVI^{ème}-XVIII^{ème} siècles, encore inédits, des recueils autographes de pièces en vers de plusieurs auteurs, des textes qui contiennent des dédicaces des grands auteurs de la littérature italienne du XIX^{ème} siècle (D’Annunzio, Verga, Carducci), des pamphlets licencieux du XVIII^{ème} siècle, des documents d’histoire italienne de la période révolutionnaire et du Risorgimento, les manuscrits de ses œuvres et de celles de son père ainsi que les projets d’étude inachevés auxquels nous venons de faire allusion. Les ouvrages manuscrits, particulièrement prisés, n’avaient pas tous cependant trouvé une place dans les archives: certains d’entre eux, reliés à bon escient, avaient été placés par Martini sur les étagères destinées à recueillir les livres, à côté des exemplaires imprimés. C’est par exemple le cas de la traduction italienne du *Père de famille* de Diderot, réalisée au XVIII^{ème} siècle par Pietro Pertici, acteur goldonien. Le texte, que nous avons récemment publié²⁶, s’est avéré précieux non seulement parce qu’il semble être, jusqu’à présent, le seul document

existant rédigé par l'acteur que Goldoni a défini à plusieurs reprises "le plus doué au monde"²⁷; mais aussi parce qu'à une étude plus attentive²⁸, il apparaît comme une intervention de nature dramaturgique dans le cadre de la célèbre polémique que Goldoni a entretenue avec Diderot et il est en mesure de fournir de nouveaux éléments sur la méthode de composition de Goldoni.

La traduction-réécriture (rédigée par un anonyme au XVIII^{ème} siècle) d'une ancienne histoire médiévale est un autre important 'trésor' dont nous nous occupons actuellement. Le texte manuscrit, intitulé *Istoria della principessa di Ponthieu*, contient une nouvelle interprétation intéressante de la nouvelle composée au XIII^{ème} siècle²⁹, dans laquelle les contenus sont adaptés "au goût italien" et soumis en partie aux idéaux de la fraternité universelle des Lumières.

4. La valeur bibliographique et culturelle du Fonds Martini

Dans les pages précédentes, nous n'avons pu fournir au lecteur qu'une partie de la véritable valeur bibliographique, historique et culturelle du Fonds Martini, et ce pour deux raisons: nos recherches ne sont pas encore terminées mais surtout de nombreuses pages seraient nécessaires pour pouvoir décrire parfaitement les différents 'trésors' qui, à plusieurs titres, contribuent à former l'un des plus importants dépôts de livres et de documents italiens. Ceux qui fréquentent la bibliothèque de Martini sont en proie au même égarement que celui éprouvé par un chercheur face à la description de la production littéraire de Martini:

Son œuvre est si vaste et si éclectique que pour l'analyser, ne serait-ce que de façon digne, de nombreuses pages seraient nécessaires; en outre elle est si structurée qu'un examen purement chronologique engendrerait chez le lecteur une certaine confusion et le travail se limiterait à une liste aride de titres et de dates; nous avons donc estimé qu'il fallait examiner son œuvre par blocs d'intérêt.³⁰

C'est la même méthode que nous avons adoptée ici: au lieu de fournir au lecteur une liste des volumes les plus précieux ou les plus intéressants au niveau bibliographique, nous avons essayé de décrire le lien qui existe entre la personnalité de Martini homme de lettres et la constitution de sa bibliothèque, en nous intéressant plus particulièrement au 'noyau' français. Nous avons enfin essayé d'esquisser un aspect trop souvent oublié de la personnalité littéraire de Ferdinando Martini:

un export en littérature française, fin et passionné, auteur d'études restées malheureusement inachevées, mais qui peuvent encore aujourd'hui constituer des contributions valables dans le domaine des recherches sur l'histoire de la littérature et du théâtre français.

BARBARA INNOCENTI

¹ Le texte a été tiré d'une coupure de journal, conservée dans les archives Martini, sur laquelle ne figure aucune indication: jusqu'à présent, il a été impossible de trouver le nom de l'auteur de l'article, la date ainsi que l'endroit où il a été publié.

² Adolfo Franci, "Il Telegrafo", 21 janvier 1920, p. 3. Adolfo Franci, après la mort de Martini, a révélé que ce dernier lui avait confié qu'il avait refusé une grosse offre en provenance de l'Amérique pour l'achat de ses seuls textes de théâtre: "De son vivant, l'Amérique avait offert à Martini une grosse somme d'argent pour sa bibliothèque théâtrale. Il a refusé; un refus courtois mais ferme. 'Je ne suis pas riche mais quand bien même je serais très pauvre je n'aurais jamais le courage de me débarrasser des livres qui m'ont accompagné pendant toute mon existence et qui m'aident à attendre désormais dans la sérénité la mort". Cf. Franco Savi, *Fra Studi e bibliofilia, la biblioteca di F. Martini dalla Villa di Renatico alla Forteguerriana*, "Farestoria", anno X (1991), n. 17, p. 57. C'est nous qui traduisons de l'italien.

³ Ugo Ojetti, *Cose viste: 1926-1928*, t. IV, Milano, Mondadori, 1937, p. 240.

⁴ Pour des approfondissements sur le concept de la bibliothèque de Ferdinando Martini comme "cadre de vie", nous nous permettons de renvoyer le lecteur à un de nos articles: Barbara Innocenti, *Ferdinando Martini e l'Enfer della Biblioteca Forteguerriana di Pistoia*, "Culture del Testo e del Documento", maggio-agosto 2008, pp. 71-85. Dans le texte nous avançons l'idée que la recherche sur la composition des textes fondamentaux de la Collection Martini, mais aussi de la présence, en son sein, de textes individuels, est essentielle pour l'étude de la personnalité historique et littéraire de Martini. L'idée que laisse entrevoir Quinto Santoli (cf. Q. Santoli, *La biblioteca di Ferdinando Martini*, dans *A Ferdinando Martini nel centenario della nascita*, Monsummano, Luglio 1941, p. 11) est devenue pour nous certitude à la suite d'une longue période de recherche effectuée dans la Salle de la Bibliothèque Forteguerriana qui contient actuellement le Fonds. La recherche visait, au moyen du dépouillement de tous les volumes et de tous les documents qui composent la collection, à établir quels étaient les 'textes fondamentaux' du Fonds mais aussi à signaler la présence de textes qui auraient échappé au catalogage informatique réalisé au début des années 1980. Le résultat du dépouillement a permis d'établir avec certitude (grâce aussi à une comparaison avec les nombreux projets d'études inachevés conservés par Martini dans ses archives) l'existence d'un lien très étroit entre ses intérêts culturels et la composition de la bibliothèque; une bibliothèque qui s'était peu à peu enrichie (comme le montrent de nombreuses lettres de Martini conservées à la Bibliothèque nationale de Florence) en fonction des projets d'études et de recherche qui le passionnaient.

⁵ Sur le don, par les héritiers, de la bibliothèque Martini à la Bibliothèque municipale Forteguerriana de Pistoia, on peut notamment consulter l'article déjà cité de F. Savi, *Tra studi e bibliofilia*.

⁶ Pour une vision d'ensemble sur la vie et les œuvres de Ferdinando Martini, nous ne pouvons que renvoyer aux différentes contributions historiques et critiques qui lui ont été consacrées, notamment: Alberto Chiappelli, *Ferdinando Martini: scrittore, uomo politico e cittadino*, Milano, Rivista d'Italia, 1928; Mario Ferrigni, *Ferdinando Martini*, Milano, Stabilimento tipografico dell'Unione Cooperativa, 1920; Carlo Onofrio Gori, *Ferdinando Martini, profilo di un letterato impegnato in politica: dalla "sua" Monsummano fu protagonista della scena politica e culturale fra Otto e Novecento*, "Microstoria", a. 3, n. 17 (maggio-giugno 2001), pp. 8-9; Andrea Greco, *Per una bibliografia su Ferdinando Martini*, "Farestoria", a. 10, n. 17 (1991),

pp. 48-55; Giovanni Spadolini, *Ferdinando Martini: un toscano europeo. Impegno culturale e impegno civile intimamente associati in questo personaggio emblematico fra due secoli*, Firenze, Fondazione Nuova Antologia, 1988; Carlo Weidlich, *Ritratto di Ferdinando Martini: 1841-1928*, Palermo, Domino, 1934.

⁷ Vincenzo Martini a été nommé secrétaire au ministère des Finances sous Léopold II, grand-duc de Toscane et puis, successivement, ministre des Finances et administrateur des Régies des douanes. Comme auteur de théâtre, il s'est distingué tout particulièrement avec *Una donna di quarant'anni*, qu'Adelaide Ristori a fait triompher en 1853 et puis avec *Il Cavaliere d'Industria*. Un choix de ses comédies a été publié par son fils Ferdinando: Vincenzo Martini, *Commedie edite ed inedite*, Firenze, Le Monnier, 1876.

⁸ Les pièces qui ont obtenu du succès auprès du public et de la critique sont nombreuses: mais Martini par la suite en a répudié certaines. Nous pouvons rappeler entre autres: *Luomo propone e la donna dispone*, proverbe dramatique (1862); *I nuovi ricchi*, comédie (1863); *Lelezione di un deputato*, farce (1867); *Chi sa il gioco non l'insegnì*, proverbe dramatique (1871); *La strada più corta*, proverbe dramatique (1873); *Il peggio passo è quello dell'uscio*, proverbe dramatique (1873); *La vipera*, drame (1894).

⁹ Cette expression est communément rapportée, comme reproche, dans de nombreux articles qui le concernaient et qui ont été publiés dans des quotidiens italiens de la fin du XIX^{ème} siècle.

¹⁰ "On sait qu'Anatole France, lors de l'un de ses voyages en Italie, après avoir approché Martini et après quelques heures de conversation très brillante, a dit que Martini connaissait la littérature française mieux que n'importe quel Français: un éloge très favorable, mais mérité." C. Weidlich, *Ritratto di Ferdinando Martini*, Palermo, Casa editrice Domino, 1934. Comme preuve de la très grande estime qui liait France à Martini, nous pouvons citer une dédicace autographe de l'écrivain français dans une édition de *Crainquebille* conservée aujourd'hui par la Bibliothèque Forteguerriana: "A Monsieur Martini, dont j'admire la sagesse, l'éloquence, le savoir et la grâce. Affectueusement. Anatole France." Dans une édition de *L'Eglise et la République* nous pouvons lire au contraire: "A Monsieur Martini, très affectueusement, pour le jour où l'Italie à son tour découvrira le péril noir".

¹¹ U. Ojetti, *Cose viste*, p. 241.

¹² Martini a été notamment l'auteur d'une "Rassegna della letteratura francese", qui paraissait périodiquement dans la "Nuova Antologia".

¹³ Le Fonds Martini est conservé dans le même mobilier qui se trouvait dans les pièces de sa villa de Monsummano. Les bibliothèques du XIX^{ème} siècle, et la comode-vitrine où sont conservées les archives, ont été données par les héritiers à la Bibliothèque Forteguerriana de Pistoia.

¹⁴ A Giuseppe Costetti, luglio 1887, dans F. Martini, *Pagine Raccolte*, Firenze, Sansoni, 1912, p. 513.

¹⁵ La plupart des titres des livres qui composent le Fonds Martini peuvent être trouvés sur un catalogue électronique, consultable à l'adresse: <http://biblio.comune.pistoia.it/easyweb/w2019>. Certains textes qui ont échappé au catalogage informatique (commencé pendant les années 80) manquent à l'appel. Ils ont été découverts pendant le dépouillement que nous avons effectué dans la Salle; ces absences ont été rapidement signalées à la Direction. On peut par contre accéder aux manuscrits et à la documentation conservés dans les archives et dans la collection des autographes en consultant un catalogue électronique à l'adresse: <http://www.forteguerriana.comune.pistoia.it/martini-ferdinando/>.

¹⁶ Cf. Marco Lombardi, Barbara Innocenti, Alessandro Gori, Daniela Tubercoli, *Il viaggio della traduzione: alcuni percorsi di ricerca nei Fondi Martini e Magrini della Biblioteca Forteguerriana di Pistoia*, in *Il viaggio della traduzione*, Actes du congrès: Florence, 13-16 juin 2006, sous la direction de Maria Grazia Profeti, Firenze University Press, 2007, pp. 177-205.

¹⁷ On peut lire notamment ce que Martini affirme dans le premier chapitre de son autobiographie *Confessioni e ricordi*, consacré de façon significative au serviteur de la famille Tommaso Cogo. Martini reconnaît au vieux serviteur un rôle fondamental pour le développement de ses futures passions historiques, littéraires et politiques. L' "enfant" qui se rappelle le moment où le serviteur passionné a commencé à

lui vanter les mérites de Napoléon comme homme de la révolution, va rapidement laisser la place au fin historien et homme de lettres de la période en question : “Dès qu’il lui a semblé qu’il m’avait bien enfoncé dans la tête le nom de Napoléon, exalté de temps en temps comme le plus grand homme qui soit jamais né, et qu’il m’a jugé capable de m’intéresser à des histoires sans magiciens ni fées, il a commencé à me parler de lui [...] Ami de la famille, chez nous venait souvent un certain colonel Gherardi, qui avait fait partie de la campagne de Russie et que je considérais comme un être surnaturel, heureux de ses caresses, et orgueilleux de m’asseoir sur ses genoux. De temps en temps il m’offrait quelques jouets. La veille de Noël le cadeau a été plus beau que d’habitude; des centaines et des centaines de minuscules soldats de plomb avec leur minuscule train et leur artillerie. Ils portaient tous le même uniforme, mais Tommaso a trouvé je ne sais quel stratagème pour les distinguer; et sur une grande table en marbre rouge de nos carrières de Monsummano, nous les avons disposés en ordre de bataille: d’un côté les bataillons invincibles de Napoléon, de l’autre les milices iniques de la ‘coalition’; puis après avoir réuni tous les bouchons en liège disponibles dans la maison, nous avons fourni aux Français ces munitions qui foudroyaient en anéantissant, au coup par coup, des légions entières de Prussiens et d’Autrichiens [...] Nous avons dû, malheureusement, pour rendre hommage à l’histoire, reconnaître nos défaites à Waterloo; mais avant de nous avouer vaincus, il y a eu un véritable déluge de bouchons sur les troupes ennemies! Une véritable bérézina pour les phalanges britanniques! Des passe-temps puérils, c’est un fait, mais qui indiquent ce qui germait dans mon esprit. Quand le soir ‘l’heure canoniale’ arrivait avec l’annonce d’une bataille imminente, le lendemain j’accompagnais Napoléon sur le champ de bataille avec une tendre anxiété et j’étais appréhensif car je redoutais une défaite. Waterloo a été une douleur, Sainte-Hélène a fait couler mes premières larmes que j’ai versées pour des malheurs d’autrui. Ces premières sensations ne se sont pas affaiblies au fil des années, et il en a été de même pour mes sentiments. Que n’ai-je pas entendu contre Napoléon! J’ai lu la plupart des textes les plus importants écrits par Scott, Madame de Staël, Chateaubriand, Gervinus, Lanfrey, Jung, Michelet, Taine, Masson, Roseberg; et au fil de mes lectures je me suis souvenu de Heinrich Heine et de ses conclusions: ‘Immortel, éternellement admiré, éternellement regretté!’ Et personne ne nie ses erreurs ou ses folies. Mais devant une telle grandeur et une expiation qui l’égale, les droits impériaux du génie et du malheur, rien ne peut atténuer mes sentiments, rien ne peut amortir les répugnances et des sentiments pires encore que certains de ses ennemis m’inspirent : et même si j’étais venu au monde cinquante ans avant (et je l’avoue avec la composition d’un gamin repentini), j’aurais accompagné volontiers la horde qui dans les rues de Londres [...] a manigancé de flanquer une bonne gifle à Sir Hudson Lowe, malencontreusement évitée par les policiers”. F. Martini, *Confessioni e Ricordi: Firenze Granducale*, Firenze, R. Bemporad & Figlio editori, 1922, pp. 7-9.

¹⁸ L’homme de lettres indique comme sources des *Portraits* di Ioellard Davrigny (1790) le *Ritratto di Arlecchino*; du *Triomphe de la probité* de Françoise-Albine Benoist (1768), *J’ai perdu mon procès* de Jean-Claude Bédéno Déjaure (1803) et de *L’avocat* de Jean-François Roger (1806), *L’avvocato veneziano*; de *L’avare fastueux* de Claude-Marie-Louis-Emmanuel Claude Godard d’Aucourt de St. Just (1805), *L’avaro fastoso*; de *La jeune hôtesse* de Carbon Flins (1791), *La locandiera*; de *La dupe de soi-même* de J.-F. Roger (1799), *Il Curioso accidente*; de *La bonne fille* de Jean-François Cailhava d’Estendoux (1781), *La buona figliola*.

¹⁹ Le groupe théâtral révolutionnaire et napoléonien comprend certaines œuvres qui ne sont pas conservées dans d’autres bibliothèques italiennes et qu’il est difficile de trouver même sur le territoire français. Les textes qui comprennent des remarques ou des indications manuscrites par ceux qui les ont possédés auparavant constituent un *unicum*. Certaines d’entre elles sont datées avec précision. Ce qui est particulièrement intéressant, ce sont les commentaires anti-révolutionnaires qui accompagnent les dialogues d’une édition du *Charles IX* de Marie-Joseph Chénier, et qui sont datés 1794; les autorisations de représentation (ou les modifications apportées au texte par la censure) insérées par les prévôts de la police italienne au moment du passage du texte à la frontière sont tout aussi précieuses pour le chercheur de la période. Il faut aussi signaler le volume *Théâtre de Jean-Baptiste Simonnin*, Paris, 1822, qui a appartenu à l’auteur et qui contient un fragment autographe de ce dernier.

²⁰ Le dialogue de Martini avec les futurs chercheurs intéressés par ses documents et ses livres, dans une sorte d'entretien atemporel fascine et étonne ceux qui pour la première fois abordent l'étude de ses archives et de sa bibliothèque. Les documents des archives, classés soigneusement dans des chemises qu'il a lui-mêmes préparées, sont en général annoncés et commentés par l'écrivain, qui fournit souvent des indications sur le temps employé et sur les raisons, intimes aussi, pour telle ou telle autre recherche historique ou littéraire. De plus on retrouve très souvent, dans les livres conservés dans le Fonds, ses indications manuscrites, qui contiennent des indications bibliographiques, des analyses et des commentaires apportés aux textes: comme si Martini, voulant suivre les traces de l'adoré Stendhal, avait essayé d'établir un contact avec le futur lecteur de ses livres à qui il s'adresse implicitement. Le relevé des notations manuscrites dans les textes est donc fondamental pour compléter et enrichir la figure littéraire de Ferdinando Martini mais il constitue pour les chercheurs une importante contribution historique et littéraire. Lecteur critique très attentif, doté d'une culture générale extraordinaire, Martini passait en général au peigne fin les ouvrages qu'il lisait: ses corrections sont fréquentes, ainsi que les compléments, les ajouts motivés et les reproches (jamais violents) adressés aux auteurs.

²¹ La critique a avancé l'idée que Giulia Martini a été le modèle du personnage de Mathilde de la Mole: cf. notamment: Luigi Foscolo Benedetto, *Indiscretions sur Giulia*, Paris, Le Divan, 1934; L.F. Benedetto, *Arrigo Beyle milanese*, Firenze, Sansoni, 1942; Giuliano Catoni, *L'amante senese di Stendhal*, "Etruria oggi", vol. III, n. 7, 1984, pp. 44-47; Robert Soupault, *Stendhal intime*, Paris, ed. des sept couleurs, 1975; Lapo Riniere de' Rocchi, Giannantonio Stegagno, *Storia di Giulia*, Palermo, Sellerio, 1987.

²² Dans les archives Martini est conservé le seul exemplaire de la lettre. On peut trouver par contre dans ces mêmes archives le brouillon autographe de la réponse de Daniello Berlinghieri, qui trahit les incertitudes du chevalier au moment de l'énoncé de ses réserves au mariage, prévu par Stendhal pour le 1^{er} mai 1831. Cf. B. Innocenti, *L'amante' di Stendhal: alcune lettere inedite di Giulia Riniere de' Rocchi a Giulio Martini*, "Antologia Vieusseux", nuova serie, XIX, 57, settembre-dicembre 2013, pp. 5-18.

²³ F. Martini, *Confessioni e ricordi: 1859-1892*, Milano, Flli Treves, 1928.

²⁴ Émile Zola, *Al paradiso delle signore*, version de F. Martini, Roma, E. Perino, 1883.

²⁵ Beaucoup de ces documents ont conflué dans la "Raccolta autografi Martini/ Collection des autographes de Martini", créée sans doute au cours des années 70 par la Direction de la Bibliothèque Forteguerriana, qui avait décidé d'enlever les manuscrits retrouvés à l'intérieur des volumes où Martini les avait placés. Certains des documents contenus dans cette collection, avec d'autres qui ont « échappé » aux recherches des bibliothécaires, ont fait l'objet d'une de nos publications: B. Innocenti, *La Raccolta Autografi Ferdinando Martini*, in "Antologia Vieusseux", n. 43, gennaio-aprile 2009. Dans le texte sont transcrites les lettres autographes suivantes: Luciano Bonaparte (1775-1840) à Lalignant; Francesco IV D'Austria Este Duca di Modena e di Reggio (1779-1846) à Ferdinando II, granduca di Toscana (1769-1824); Marco Minghetti (1818-1886) à Costanza Arconati (1800-1871); Giuseppe Garibaldi (1807-1882) à un destinataire inconnu; Louis de Potter (1756-1859) à Antonio Benci (1783-1843); Alfred von Reumont (1808-1887) à un destinataire inconnu; Gino Capponi (1792-1824) à un destinataire inconnu; Melchior Joseph Eugène Daumas (1803-1871) à Pio IX (1792-1878); Alphonse de Lamartine (1790-1869) à Daniello Berlinghieri (1761-1838); Jean-Jacques Champollion (1778-1876) à un destinataire inconnu; Benjamin Constant (1767-1830) à Louis Aumont; Alphonse Daudet (1840-1898) à un destinataire inconnu; Jules Janin (1804-1874) à un destinataire inconnu; Auguste Jal (1795-1873) à Alexandre Sorel (1826-1903); Ernest Renan (1823-1892) à Alphonse de Calonne (1812-1902). Les lettres autographes de Voltaire et de Victor Hugo que nous avons trouvées dans cette collection sont en cours de publication par nos soins.

²⁶ *Il Padre Amoroso di Pertici-Diderot*, "Annali del Dipartimento delle Arti e dello Spettacolo dell'Università degli Studi di Firenze", nuova serie, anno IX, 2008, pp. 239-284.

²⁷ Cf. Carlo Goldoni, *Il cavaliere e la dama*, Venezia, Marsilio, 2004, ("Lettera dell'autore a l'editore").

²⁸ Cf. B. Innocenti, *Pietro Pertici autore goldoniano. Intorno ad un manoscritto del Padre Amorofo*, in "Seicento & Settecento", VII, 2012, pp. 103-131.

²⁹ Cf. *La fille du comte de Ponthieu*, nouvelle du XIII^{ème} siècle, éditée par Clovis Brunel, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1926; B. Innocenti, *Dal Medioevo ai Lumi: l'Istoria della Principessa di Ponthieu, 1781, con trascrizione del Manoscritto in Appendice*, in *Medioevo e Modernità nella Letteratura Francese/Moyen Age et modernità dans la littérature française*, a cura di Giovanna Angeli, Firenze, Alinea, 2013, pp. 43-76

³⁰ Mauro Vannini, *Storia e fortuna delle edizioni martiniane*, "Farestoria" a. X (1991), p. 3.